

On nous prie d'annoncer que la Grande-Harmonie de Roubaix fera entendre dimanche prochain, dans l'église Notre-Dame, à la messe d'onze heures et demie, les mêmes morceaux de musique qu'elle a exécutés lundi dernier dans l'église Saint-Martin, pour la messe de Sainte-Cécile.

Notre ville, depuis longtemps privée de concerts, va en être bien dédommagée par une réunion de talents de premier ordre qui viennent prêter leur obligeant concours au concert de M^{lle} Marie Brun, fixé au lundi 7 décembre. Outre la bénéficiaire, premier prix de piano du Conservatoire de Paris, dont nous n'avons pas à faire l'éloge, on entendra dans cette brillante soirée, M. Whitte, jeune américain, qui est certainement le plus délicieux violoniste que nous ayons entendu; M. Colin, son émule et son ami; M^{lle} Leclère, première cantatrice du théâtre de Lille, dont la voix est si fraîche et la méthode si distinguée; M. Ribes, le baryton aimé du public; M. Victor Delannoy, notre excellent chef de musique; enfin M. Edmond Brun chantera des couplets d'un opéra tout nouveau de M. Delibes et sera accompagné par l'auteur. La soirée commencera par une ouverture de M. Victor Delannoy, exécutée par la Grande-Harmonie de Roubaix.

Des listes de souscription sont déposées chez M. J.-B. Bossut, chez M. Louis Voreux, et au bureau du Journal de Roubaix. Le programme paraîtra dans notre prochain numéro.

Le prix de la souscription est de 3 francs par personne. Les billets pris à la porte se paieront 4 francs.

M. Chon commencera le cours public d'histoire à la faculté des sciences, samedi prochain, 28 novembre, à six heures et demie du soir.

L'Empereur vient de faire don au Musée de Lille d'un tableau de Célestin Nanteuil (un Episode du Roman de Don Quichotte), qui a été remarqué à la dernière Exposition de Paris. C'est une exposition gracieuse faite pour plaire au public. Ce tableau est actuellement exposé dans les salles du Musée.

Nous apprenons que la ville a acheté le tableau de M. Lobedez (Hugolin et ses Enfants), œuvre de mérite, qui fait honneur à l'artiste lillois.

Tous les trains de chemins de fer venant du Nord et du Nord-Est sont arrivés à Paris hier matin avec une couche de neige sur l'impériale. Il paraît qu'elle est tombée, en divers endroits, très-abondamment. Les voyageurs parlent aussi de fortes bandes d'oies sauvages qui ont été vues se dirigeant vers les régions du nord; diagnostic certain, disent les observateurs, d'un hiver rigoureux.

On vient d'achever les sept étages d'échafaudages dressés sur le soubassement circulaire en pierres de taille, construit au centre de la place de Breteuil, autour de laquelle rayonnent tant de belles et larges avenues.

Ce grand échafaudage va servir au placement des nombreuses pièces en fonte qui vont entrer dans la colonne monumentale et artésienne qu'on dresse en cet endroit pour le fonctionne-

ment utile du puits artésien de l'abattoir de Grenelle.

Ce puits, foré comme on sait par MM. Mulot père et fils, fut commencé en 1834; l'eau jaillit le 26 février 1841.

Depuis lors, il n'a cessé de lancer d'une profondeur de 1847 pieds à 30 mètres environ au dessus du sol 2,600 litres d'eau par minute, 1,872,000 par jour, 56 millions 160,000 par mois, à une température constante de 29 degrés centigrades.

C'est tout simplement une des cent merveilles du Paris moderne.

Les ingénieurs français de la Compagnie des chemins de fer russes sont occupés partout à faire, sur le terrain, le tracé des voies ferrées futures. Ils sont sur la route de Moscou à Nijni-Novgorod et Kursk, et sont parfaitement accueillis partout; ils sont même reçus avec une sorte d'enthousiasme parce que les sympathies pour tout ce qui est français vont toujours en croissant. Il circule à St-Petersbourg des lettres qu'ils ont écrites dans lesquelles ils expriment leur étonnement et leur satisfaction du bon accueil qu'on leur a fait dans les plus petites villes et jusque dans les châteaux.

Il s'est présenté, à la dernière audience correctionnelle du tribunal de Lille, une affaire dont la solution est de nature à intéresser les distillateurs. Il s'agissait d'un appel interjeté par M. Waymel d'Haubourdin, de plusieurs jugements de simple police de son canton, qui l'avait condamné à l'amende et ensuite à la prison attendu la récidive, 1.° pour avoir contrevenu à l'arrêté de M. le préfet du Nord, en date du 30 octobre 1855, sur les formalités prescrites pour l'écoulement des vinasses de son usine; 2.° pour avoir substitué, sans l'accomplissement des déclarations préalables, à celle du jus de betterave, la distillation, dans son usine, d'environ 500,000 kil. de riz avarié.

La défense, présentée par M. Houzé, soutenait qu'il y avait une certaine assimilation entre la distillation des jus de betteraves et celle du riz avarié et que la substitution d'une matière à l'autre ne constituait pas une contravention, qu'en outre il n'y avait lieu dans aucun cas à appliquer la peine édictée pour la récidive, attendu que les contraventions, en admettant hypothétiquement leur existence, étaient toutes antérieures à une première condamnation.

Le tribunal, après avoir entendu le réquisitoire de M. le substitut Hazard, et en avoir délibéré dans la chambre du conseil, a déclaré qu'il n'y avait pas lieu à appliquer la récidive, et qu'au surplus il y avait dans la cause des circonstances atténuantes qui permettaient d'abaisser la peine en ne prononçant pas l'emprisonnement; pour le surplus, adoptant les motifs du premier jugement, il en a confirmé sa sentence.

Il résulte de cette décision 1.° qu'aucune des prescriptions de l'arrêté préfectoral du 30 octobre 1855 sur les formalités à remplir pour l'écoulement des vinasses des distilleries n'est comminatoire et que toutes doivent être scrupuleusement remplies; 2.° que la substitution de la distillation d'une manière à une autre consistant en une manipulation différente doit être précédée d'une déclaration ad hoc.

Pour toute la chronique locale, J. Reboux.

CHRONIQUE PARISIENNE (1).

Paris, 26 novembre 1857.

Il y a quelques jours, une jeune femme en riche toilette cheminait dans la Chaussée-d'Antin, au bras d'un monsieur fort élégant. Tout à coup elle s'arrête, jette un cri perçant, et veut fuir; mais une main vigoureuse la retient, tandis qu'une autre main lui administre deux soufflets de première catégorie.

Le monsieur élégant, un moment stupéfait (on le serait à moins), veut bientôt remplir son devoir de chevalier français et s'avance, la canne levée, sur le donneur de soufflets.

Mais celui-ci, paysan vigoureux et dont la colère décapitait en ce moment la force, crie au dandy :

— Essayez donc d'approcher ! Cette malheureuse est ma fille; ce que je fais, j'ai le droit de le faire !

Puis, sans plus faire attention aux nombreux témoins de cette scène, il arrache à sa fille chapeau, colerette, burnous, jette à terre tous ces charmants objets de toilette et les foule aux pieds. Puis, tenant toujours par le bras la pauvre enfant, il traverse la rue et se dirige vers une petite charrette chargée de légumes et attelée d'un âne. Alors il s'arrête et dit à sa fille :

— Tu vas tirer aux brancards et aider cette bête à traîner sa charge; tu n'es bonne qu'à cela maintenant. Et malheur à toi si tu fais mine de te sauver !

La jeune fille sanglotait trop pour pouvoir répondre; elle fit ce que son père lui disait, le baidet se mit en marche, et tous les acteurs de cette scène se dirigèrent vers la banlieue.

Puisse l'ex-musardine accepter avec soumission cette explosion de la juste colère d'un père ! Puisse-t-elle, par sa bonne conduite, se réconcilier bientôt avec lui, et dans son humble et dure existence de campagne elle finira par trouver plus de charmes que dans cette vie honteuse d'aventurière, roulant équipage aujourd'hui, et ramassant demain des chiffons dans la boue !

Voici un curieux exemple d'économie dans la rédaction d'une annonce :

UN anc. nég. ay. loc. et voit. à Par., dem. un dép. ou repr. p. une m. de prov. ou étr. T. gar. Ecr. M. (ici le nom) fg. Mont., 24. In. d'éc. s. rép.

Sans doute cette annonce n'a pas coûté cher à son auteur; mais nous doutons qu'il en retire grand profit. On consent bien, en manière de passe-temps, à parcourir quelquefois les annonces d'un journal, mais à la condition quelles ne tourneront pas au logographe ou à la charade.

Une célèbre artiste des Français, M^{lle} A. B..., se trouvait dernièrement en coupé avec un avocat distingué, M. X... La conversation, froide et digne d'abord, commençait à s'échauffer. M. X., très-épris de la charmante actrice, recommençait, pour la centième fois peut-être, à plaider une cause que tout son talent n'avait pu lui faire encore gagner. Enfin son éloquence prit des proportions telles que M^{lle} A. B... s'écria tout à coup :

— Prenez garde, ou je jette votre chapeau par la portière !

Et en même temps elle fit un geste rapide qui pouvait donner à croire qu'elle venait de joindre l'action à la parole.

L'avocat, chez qui l'esprit de conservation est, paraît-il, plus fort que la passion la mieux exprimée, se précipite par la portière opposée sur

(1) Reproduction interdite.

le boulevard qu'il arpenté à la recherche de son chapeau... resté dans la voiture.

Et M^{lle} A. B... de rire aux éclats, en disant : — Voilà bien les hommes ! Ce monsieur se prétend fou de moi, et il me préfère... son chapeau !

La direction de l'Opéra-Comique vient de passer des mains de M. Emile Perrin dans celles de M. Nestor Roqueplan. Le nouveau directeur aura fort à faire pour maintenir la chance incroyable qui s'était attachée à son prédécesseur. Peut-être ce dernier, en homme habile, a-t-il vu le moment venir où cette chance allait tourner, et s'est-il retiré à temps. Le fait est qu'en chanteurs surtout, le théâtre de l'Opéra-Comique est maintenant presque aussi pauvre qu'un théâtre secondaire de province. Et la concurrence du Théâtre-Lyrique est là, plus ardente, plus menaçante que jamais. Je fais toutefois des vœux sincères pour que la scène où se sont produits les chefs-d'œuvre de Boieldieu, d'Hérold et d'Auber, remonte et se maintienne au rang élevé qu'elle devrait toujours tenir.

Je vous ai souvent parlé des grandes constructions commencées il y a quelques années à peine et achevées avec une rapidité dont on ne trouve d'exemple qu'à Paris. Embellir et assainir, ces deux idées se confondent en une seule et, sous ce rapport, les intentions de l'administration supérieure ont été dignement secondées comme elles avaient été parfaitement comprises.

Parmi les améliorations qu'on attend dans un avenir prochain, on parle beaucoup d'entamer sans délai le nouveau boulevard du Trône, la réédification des théâtres du boulevard du Temple, la transformation du bois de Vincennes, qui pourra devenir un parc agréable à proximité du centre de Paris. Il est pour cela admirablement situé ce sera le digne pendant du Bois de Boulogne.

Un grand nombre de projets sont à l'étude; par les merveilles réalisées jusqu'à ce jour on doit comprendre la mesure de ce qui se fera prochainement.

Je me trouvais ces jours-ci dans un magasin de gants, lorsqu'y entra à son tour avec fracas un grand diable de laquais galonné sur toutes les coutures.

— Je viens, dit-il à la marchande, prendre les gants de M. le comte de... Vous savez, madame, c'est du 8; n'oubliez pas : du 8 !

— Eh ! je le sais bien, répondit un peu brusquement la marchande; vous me dites toujours la même chose. Il y a cependant assez longtemps que M. le comte se fournit ici pour que je sois sûre de ne pas me tromper.

— Ah ! c'est que, voyez-vous, si vous me donniez, je suppose, le 7 1/2, ce serait très-grave.

— Et pourquoi donc ?

— Les laquais (baissant la voix) : — Parce que je ne pourrais pas les mettre !

Je ne me lasserai jamais de vous envoyer des des échantillons de réclames parisiennes. C'est si beau ! Franchement, je ne sais lequel il faut le plus admirer, ou de celui qui les rédige, ou de celui qui les lit de bonne foi. — Écoutez donc, c'est assez joli :

« On sait que la coutume russe est d'écrire au fond du chapeau le nom de son propriétaire; or, voici à ce propos une curieuse anecdote :

» Lors de notre campagne de Crimée, chaque fois qu'une attaque avait eu lieu contre Sébastopol, les maraudeurs russes ramassaient les épaves du champ de bataille, armes et vêtements, et principalement les chapeaux.

il assure qu'elle est vivante. »

Le baron réfléchissait, et l'impératrice ne cessait de l'observer avec une attention inquiète.

« Vous vous taisez, Arnfelt, dit la comtesse Branitzka qui assistait à cet entretien. Prouvez par un bon conseil que vous êtes un véritable ami de Sa Majesté. »

Orloff avait découvert dans le paravent une fente par laquelle il voyait les interlocuteurs.

« Avant d'émettre votre avis, reprit la czarine, laissez-moi achever ma confession. Vous savez que j'ai donné mon consentement au mariage d'Orloff avec Willanow. Mais j'ai en main des preuves certaines que le comte... qui m'a incontestablement rendu des services... est néanmoins un homme méprisable : non-seulement il a traité les parents de Willanow avec autant de perfidie que de cruauté, mais encore il a abusé de son pouvoir en se fondant sur la confiance que je lui accordais. »

Dès que l'impératrice aborda ce sujet, la physionomie d'Arnfelt s'anima; elle feignit de ne pas s'en apercevoir, et se contenta de le considérer plus attentivement encore.

« D'un côté, poursuivit-elle, je comprends fort bien que consommer ce mariage c'est rendre Willanow malheureuse, et, d'autre part, Orloff a ma parole. Que faire ? Je sais parfaitement que Willanow et Doring... »

A ce dernier nom, Arnfelt tourna vivement la tête, et ce brusque mouvement parut rappeler un souvenir à Catherine, car sa physionomie changea d'expression.

« Que Willanow et Doring, continua-t-elle bientôt, s'aiment, et d'un amour vrai et profond... »

Cette fois, elle appuya sur le nom de Doring. Arnfelt, qui s'était levé, se promena quel-

ques instants.

« Doring, reprit-elle, est un excellent jeune homme qui, par son noble caractère, s'est acquis des droits à ma bienveillance. Je suis convaincue qu'il aime Willanow d'un amour pur et ardent, et je crains, au contraire, que la passion d'Orloff, malgré sa violence, ne repose sur un grand fond d'intérêt personnel. »

Le comte avait peine à se contenir; la fureur bouillait dans son sein; chaque mot l'accablait comme une malédiction.

Arnfelt s'arrêta devant l'impératrice.

« Vous connaissez maintenant mes chagrins, lui dit-elle; parlez : comment croyez-vous que je dois agir ? »

— Avec noblesse, comme il convient à une souveraine; avec résolution, comme il appartient à un esprit perspicace; avec promptitude et sans perte de temps, comme c'est le fait d'une volonté ferme. »

Le baron parlait avec une confiance, une franchise, une assurance, qui relevaient le moral de la czarine.

« Mais, que dois-je faire, Arnfelt, par exemple, dans la question du mariage de Willanow ? »

— Avec le comte Orloff ?

— Oui.

— Rompez cette union, madame. »

Les yeux de l'impératrice étincelèrent : on eût dit qu'elle avait fait cette question avec une arrière-pensée.

« Ne pas tenir ma promesse, une promesse que Willanow et ses parents eux-mêmes ont ratifiée !

— Les choses n'ont-elles pas changé de face depuis cette promesse ? Votre Majesté savait-elle alors qu'Orloff était un être méprisable ?

— Non, Arnfelt.

— Vous croyiez, madame, la faire à un homme d'honneur et non à un infâme. Votre Majesté se montrerait cruelle en donnant mademoiselle Willanow à ce misérable. »

Des gouttes de sueur brûlante coulaient sur le front d'Orloff.

« Je conviens, répondit Catherine, que vous avez peut-être raison; néanmoins, ma parole impériale... »

Elle s'interrompit, et Arnfelt attendit en silence qu'elle achevât sa phrase.

« Ma parole impériale, poursuivit-elle avec embarras, et pourtant quelque chose... »

— Les belles actions seules sont dignes de Votre Majesté. Personne n'est tenu de remplir une promesse une fois qu'il est reconnu qu'elle lui a été arrachée par la fourbe. Madame, les circonstances vous absolvent, si vous agissez comme elles l'exigent.

— Et si, conséquemment, j'unis Doring et Willanow... »

— Oui, madame. »

Arnfelt s'animait; la czarine fixa sur lui un fin regard.

« Nous y réfléchissons, reprit-elle; mais on dit... et Catherine prononça ces mots avec lenteur, comme si elle voulait que chacun d'eux pénétrât profondément dans le cœur du baron... on dit que Doring est un... comment s'exprimer ?... un enfant sans père ni mère, qu'il est d'une naissance plus que basse, que cela lui a déjà fait manquer un mariage. Est-ce la vérité, baron ? »

L'impératrice venait de toucher une des cordes les plus sensibles de l'âme d'Arnfelt. Nous savons qu'il aimait et estimait Doring, et que la conscience d'être la cause de ses infortunes l'affectait douloureusement. Aussi se

crut-il doublement obligé de prévenir, s'il était possible, le nouveau malheur dont il était menacé.

« Madame, dit-il en fléchissant le genou devant Catherine, Doring est mon fils. Si Votre Majesté peut pardonner au père, le fils obtiendra probablement aussi son pardon. »

Pour la première fois depuis plusieurs jours, un sourire dérida un peu le visage sévère de l'impératrice. La comtesse Branitzka, au contraire, se leva surprise, comme si on l'éveillait désagréablement d'un beau songe.

« Votre fils ? balbutia-t-elle. »

— Branitzka, interrompit la czarine, regarde bien Arnfelt : c'est le modèle d'un traître à notre sexe. »

La comtesse se cacha le visage dans ses mains. Mais sa douleur et la plaisanterie de Catherine passèrent inaperçues pour le baron : il n'avait plus qu'un seul sentiment, l'amour paternel; qu'une seule pensée, le bonheur de son fils.

L'impératrice évitait à dessein de faire une réponse catégorique, une réponse positive, mais elle ne perdait pas un mot de ce que disait Arnfelt. Le baron ignorait donc si elle était satisfaite ou mécontente de lui.

Le front appuyé dans sa main, Catherine fixa un moment sur Arnfelt et sur la comtesse un regard rêveur et passionné. On eût dit qu'elle cherchait à pénétrer leur avenir; mais bientôt elle éprouva un frisson passager et elle reprit toute sa contenance.

« Revenons à notre sujet, dit-elle. Je vous ai confié mes soucis; que pensez-vous de la prédiction de Marfa ? »